

TÉMOIGNAGES
SUR
PIERRE PÉGUY

nrf

GALLIMARD

TÉMOIGNAGES

SUR

PIERRE PEGUY

1936



PIERRE PÉGUY

Extrait de la publication

Il pense avec tendresse au temps
où on ne pensera plus guère à lui
qu'à cause de ses enfants.

C'est que quelqu'un appellera son
fils Pierre...

*Porche du mystère
de la deuxième vertu.*

L'ENFANCE

Un bébé brun, vif et rieur, « rit toujours bat-des-ailes » comme l'avait surnommé son oncle.

*Un petit joufflu d'enfant, hardi comme un page,
Timide comme un ange,
Qui dit vingt fois bonjour, vingt fois bonsoir en
Et en riant et en se « jouant ».* [sautant

Saints Innocents.

Sensible et câlin.

*Dans toute famille, dit Dieu, il y a un dernier né
Et il est le plus tendre.*

Saints Innocents.

Attaché aux pas de sa maman, jaloux, à en pleurer, si elle se penchait vers un enfant étranger. Un peu gourmand aussi; au cours d'une promenade la promesse d'un proche pâtissier était

le meilleur stimulant, et il se glissait à la cuisine plus souvent que maman n'eût voulu. Il aimait être beau; maman voulant lui acheter un chapeau meilleur marché qu'aux aînés, il protesta vigoureusement. Et sa première photo lui déplut; il ne s'y trouvait pas assez joli: «Ce n'est pas moi, il m'a fait des yeux de chatte en colère.» Sa volonté pliait difficilement. Son premier séjour au bord de la mer fut un tel enchantement qu'il ne pouvait, le soir, se résoudre à quitter la plage; pour retarder le départ, il avait trouvé un prétexte: il ne se laissait emmener que s'il pouvait emporter un petit crabe entre deux coquilles... et il était si persuasif que tout le monde se mettait à la recherche de ce qu'il souhaitait! Il avait déjà l'art d'obtenir des autres ce qu'il voulait.

A six ans, une crise de santé assez inexplicable le retint étendu plusieurs semaines. Avec quelle douceur il accepta cette immobilité, lui, si vivant! Son caractère ne s'en aigrit pas; jamais je ne l'entendis se plaindre, ni m'envier, moi qui courais à ma guise! Il resta l'enfant aimable et souriant malgré la dure épreuve.

On le portait au jardin devant un bouquet de lilas que nous aimions tant. Immobile, il observait plus aisément ses amis les oiseaux: il avait la passion des oiseaux; il s'était fait acheter des livres d'ornithologie, qu'il étudiait gravement, et ainsi savait les reconnaître à leur plumage, à leur chant, il faisait recopier à maman les gravures coloriées, et quand, au début du « Porche de la deuxième vertu », Péguy note que « l'aigle royal... a au moins deux mètres d'envergure et peut-être trois mètres », c'est sûrement un écho de la science de son fils.

Au fond du grand jardin de la maison des pins, à Lozère, il se prêtait docilement à tous nos jeux — il était le plus petit — faisant le marin à bord du *Nautilus*, l'esclave qu'on vend sur quelque marché d'Afrique ou se blottissait entre nos jambes sur la balançoire. Jamais de disputes, ni de coups, ni cet air de supériorité que prennent parfois les garçons.

Une après-midi d'hiver que nous jouions aux cubes, étendus sur un tapis, devant la bouche de chaleur, il me heurta par mégarde, mais aussitôt m'embrassa, pour que je ne puisse croire à un coup volontairement donné. Sa compagnie était si douce et attachante qu'il me semblait impossible de vivre sans lui, que, sans lui, je ne me retrouvais plus moi-même. Était-il sans défaut? non, bien sûr. Sa tendresse pour sa mère restait bien exigeante; au cours de malaises, de convalescence, il fallait que notre pauvre maman restât des heures entières près de lui, à lire des histoires; quand, lassée, elle sautait quelques pages pour raccourcir le récit, il l'interrompait: « Mais, tu en oublies! » et il lui citait le passage par cœur. Un soir, il la rappelle: « Mais que veux-tu? — Rien, c'est pour te voir. » Mais jamais un mensonge, ni une dissimulation, jamais de petites jalousies, de plaintes, de rapports sur ses aînés. C'était déjà son beau regard droit et confiant. Très choyé, très affectueux, il n'avait rien des mesquineries, des égoïsmes de l'enfant gâté. Au contraire, il possédait déjà en germe ce don de sympathie qui lui faisait si bien prendre part au chagrin des autres. Un jour que nous déjeunions chez des amis, le fils de la maison étant privé de dessert, il refusa de manger le sien; quand j'étais grondée, c'est lui qui pleurait.

Sauf trois crises graves (dont on retrouve l'écho dans les *Saints Innocents* et les *Tapisseries*) qui avaient fait craindre pour sa vie et, forcément, rendaient plus attendrie l'affection que tous lui portaient, c'était un enfant bien portant, très vivant. Il prenait sa bonne part des promenades sur « la plaine » ou à travers ce petit bois que notre enthousiasme avait surnommé « le vallon enchanté » de ces longues parties de « balle au chasseur », où notre père s'amusait avec nous comme un enfant, des joies féeriques de l'arbre de Noël. Il prenait sa bonne part aussi, dès six ou sept ans, de ces longues lectures, si nuancées, par lesquelles notre grand'mère maternelle nous révélait Molière et même Corneille, Homère.

Que de secrets enrichissements : je le revois perché sur la palissade contemplant presque avec extase les profonds sous-bois du parc qui entourait notre jardin... ou les yeux humides, retenant à grand'peine ses larmes à la mort d'Hector.

Et quel jaillissement de vie : c'est l'infatigable « petit chien » ou le « jeune poulain » des *Mystères* : il courbe le dos en riant comme un jeune, comme un beau poulain, et le cou, et la nuque, et toute la tête.

Pour présenter au père, au baiser du père, juste le milieu de la tête.

Le milieu des cheveux, la naissance, l'origine, le point d'origine des cheveux.

Ce point, juste au milieu de la tête, ce centre d'où tous les cheveux parlent en tournant, en rond, en spirale...

Deuxième Vertu.

TÉMOIGNAGES SUR PIERRE PÉGUY

Il est débordant de joie et a besoin du bonheur de tous les siens; lui et ses aînés

*Ils trouvent seulement, quand leurs yeux rencontrent
le regard du père,
Qu'il n'a pas l'air de s'amuser assez
Dans la vie.*

Vers neuf ans ce fut un pas plus décisif : notre père voulut nous initier lui-même au latin. Chaque matin, nous pénétrions avec un saint respect dans cette chambre haute qu'il s'était choisie dans notre nouvelle demeure, à Bourg-la-Reine, cette chambre jusque-là interdite où, sur sa grande table, reposaient ses manuscrits. Là, nous récitons nos leçons, nous expliquions quelques lignes... L'intelligence si sûre de Pierre s'affirma tout de suite. Le fidèle Lotte, de Coutances, envoyait les sujets de compositions de ses élèves; Pierre était toujours premier.

Campagne encore paysanne à Lozère, grand jardin plein d'oiseaux, grande maison; longues heures de jeux avec ses aînés, travail attrayant, tendresse attentive d'une maman et d'une grand'maman, jeux plus bruyants avec un jeune oncle, un père si gai avec nous... c'est dans ces joies et ce bonheur que Pierre grandit jusqu'à onze ans.

3 août... 5 septembre 1914 : la guerre, la mort de notre père; c'était fini de notre enfance heureuse et libre. Garçonnet un peu plus pâle dans son costume noir, Pierre prit cet air si sérieux qu'il devait garder jusqu'à l'adolescence. Pour donner au moins ces joies à notre pauvre mère,

il mit toute son énergie à son travail scolaire. Il travaillait lentement, avec méthode, avec acharnement. Pour réussir, certes, mais aussi par cet amour du « travail bien fait » dont il avait hérité. Ses cartes de géographie, par exemple, comme il les soignait (suivant l'exemple paternel, inconsciemment sans doute) et cela sans souci de la note : un soir qu'il venait d'achever une carte d'Écosse, avec quel « fini » ! j'y fis involontairement une grosse tache, et comme je m'en excusais, désolée, « cela ne fait rien, au fond, je crois que le professeur ne les regardera pas ».

Entré comme boursier au collège Sainte-Barbe, il devait y faire très brillamment ses études secondaires, mais sans que cela altérât son naturel, sa modestie. Malgré cette tension de volonté, il avait choisi pour devise : *ad augusta, per angusta* puis le « jusqu'au bout » de Gallieni, il gardait encore quelque chose de sa gaité d'autrefois, ou plutôt, sans doute, pratiquait-il déjà cet oubli de soi qui cache sa propre détresse sous les dehors d'une joie entraînante. Il tâchait, par des saillies, des mots drôles, de faire rire malgré elle notre pauvre maman; à Noël 1917 (si triste), il prit sur ses économies pour acheter quelques soldats de plomb à notre petit frère, orphelin avant sa naissance, et qui ne connaîtrait jamais toutes les joies d'autrefois.

Toujours affectueux, prévenant, s'ingéniant à faire plaisir, il était le préféré de notre grand-mère paternelle; quand nous allions la voir faubourg Bourgogne, à Orléans, elle le montrait fièrement à ses vieilles amies et voisines : « C'est lui qui ressemble le plus à Charles. »

Mais avec les personnes étrangères à la famille

c'était toujours une extrême réserve : sa froide politesse déconcertait l'intérêt affectueux de l'aumônier de Sainte-Barbe : « Il me salue, mais impossible de l'arrêter pour lui parler, c'est un petit hérisson », confiait Mgr Batiffol à M^{me} Charles Péguy.

Sa famille et son travail, seuls, comptaient.

Peu à peu pourtant, il se lia avec quelques camarades, s'intéressa aux sports (surtout au tennis) et aux échecs. Il restait des heures entières devant un court (il n'avait pas encore de raquette) pour comprendre les règles du jeu, les coups difficiles. Ou bien la tête dans les mains s'immobilisait longuement devant un problème d'échecs. Il aimait la marche aussi, des performances : sept kilomètres à l'heure, quarante-cinq d'une seule traite... A tout ce qu'il entreprenait, il se donnait avec ce même intérêt passionné, cette liberté parfois imprudente, cette soif du mieux, ce besoin de tirer de soi son « maximum » et même son « optimum » (selon la formule paternelle) qu'il devait mettre plus tard au service de Dieu.

Mais toujours l'enrichissement intellectuel restait l'essentiel; même en vacances, il n'emportait que des livres de travail; je le revois, glissant un chant de *Illiade* dans sa poche, ou assis à l'écart sur un rocher, plongé dans les « racines grecques » car tout ce qui était comparaison entre les langues le passionnait.

Une autre pensée aussi tendait sa volonté; il n'en parlait guère devant maman, mais de quel ton je lui ai entendu affirmer à cette personne étrangère : « Si la guerre dure encore deux ans, je m'engagerai », c'était l'été 1918...



nrf

260 fr.

Extrait de la publication